



PHOTOGRAPHIE

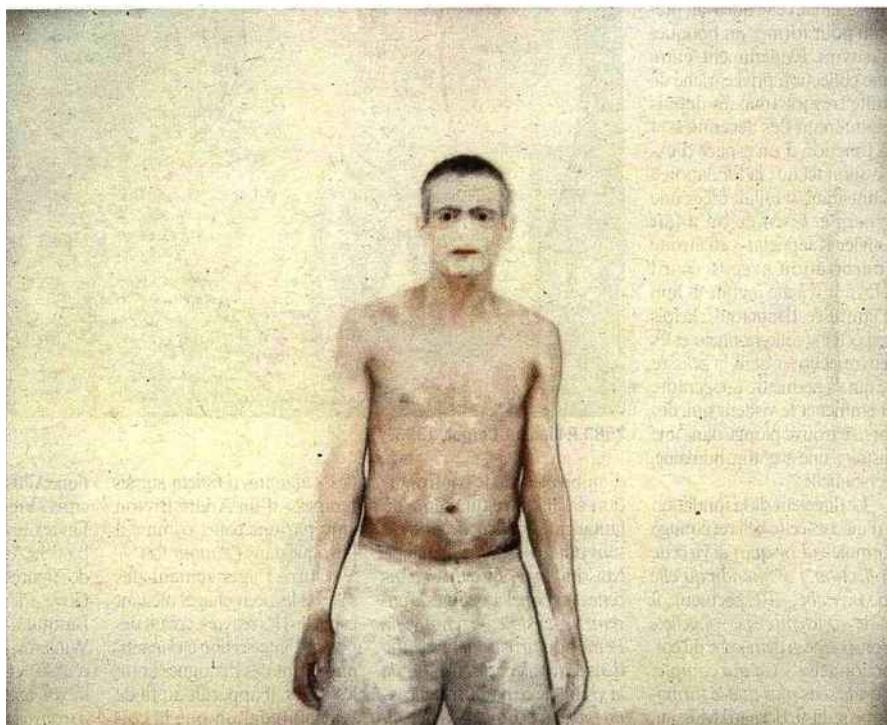
Antoine d'Agata auprès des damnés de la terre

Au Bal, tapissé de ses images du sol au plafond, l'artiste met l'accent sur l'aspect politique de son travail. À la galerie des Filles du Calvaire, il montre ses grands formats iconiques.

Dans la grande salle du Bal, Antoine d'Agata nous immerge, avec *Anticorps*, sous un millier d'images épousant le lieu, des cimaises au plafond. Il en rêvait. Tout son œuvre est là, unique, sans échappée possible. Pas d'interstice, de vide, que du plein dans ce torrent visuel qui, après avoir initié tant de stéréotypes, prend aujourd'hui le risque d'être confondu avec le flot d'images pornographiques déversées à flux tendu par les industries culturelles : mais non, les débuts à Marseille, le Nicaragua et le Salvador de la guérilla, le Mexique de *De Mala muerte*, de *Mala Noche*, les frontières, les migrants, Sangatte, les couples extatiques, Auschwitz, les incursions dans les pays en guerre, les charniers de Libye, une déchirante série inédite sur des putains américaines fichées par la police, se démarquant, comme s'ils avaient été « arrachés » aux pulsions ici à l'œuvre.

Dans la salle du haut, les images d'*Atlas*, un film à venir, ont été escamotées par l'artiste pour donner toute la place à d'insoutenables monologues

Autoportrait, Marseille, 1997.



Antoine d'Agata / Magnum Photos / Courtesy Galerie Les Filles du Calvaire

psalmodiés par des putains de tous les pays, dont les corps, dans les bordels, évoluent, selon d'Agata, « sur le mode de *cellules terroristes autonomes* ».

ACCROCHÉ AU RÉEL

Près de dix ans après l'exposition à la galerie VU et le livre *Manifeste*, qui tentaient de montrer la complexité d'un parcours déjà politique, le photographe, accompagné de Bernard Marcadé et Fannie Escoulen, commissaires de l'installation, cherche à donner sa cohérence à son œuvre, dont la forte accroche au réel est, ici, évidente. Tout, dans son travail, contribue à ramener, au centre du monde, les damnés de la terre, les parias, les marginaux, les exclus victimes de la sauvagerie du capitalisme. Tout se télescope, sans hiérarchie, hormis de grands tableaux photographiques réalisés à la manière du peintre Francis Bacon et montrés, dès cette se-

maine, à la galerie des Filles du Calvaire. Georges Bataille, Guy Debord, sa culture punk, son appartenance à la mouvance autonome, tout ressort.

On est sonné face à ces expériences que l'on ne juge pas – on

Antoine d'Agata veut briser la caricature dans laquelle il se dit enfermé.

est d'accord, la pornographie est du côté de l'horreur économique, pas du photographe – mais que l'on regarde malgré soi, à la fois stupéfié, attendri, intrus, déstabilisé, critique. On se demande s'il suffit de dire que ces images ne sont pas des représentations pour qu'elles n'en soient pas. On s'interroge sur la transmission des expériences, sur les limites de pareille pratique photographique...

Antoine d'Agata veut dissiper un malentendu, briser la caricature dans laquelle il se dit enfermé. Il n'est pas que le bad boy destroy de l'errance par les nuits, les ports, les bordels, la défonce. Il n'est pas que le junkie drapé dans un romantisme noir. Il n'est pas que l'héritier d'Anders Petersen et de Daido Moriyama. Il ne veut plus être confondu avec A., son double, pourtant créé par lui-même à des fins autofictionnelles. Ce besoin de se justifier le pousse d'ailleurs à théoriser à tout propos, usant d'une surenchère libertaire, donnant une coloration militante à l'exposition, les visiteurs sont encouragés à s'encanailler en repartant avec des tracts rouge sang pleins de slogans anticapitalistes!

Il sera donc dit qu'Antoine d'Agata a bien une conscience de classe, que son implication va jusqu'à le faire vivre au contact des réprouvés, que sa quête

d'humanité, de proximité dépasse son point limite lorsqu'il décide, par exemple, d'avoir des rapports non protégés avec une prostituée malade. Cet acte doit-il, pour autant, être rendu public? En quoi participe-t-il de l'œuvre? Tout être humain a droit à ses contradictions.

OÙ EN EST LA SUBVERSION ?

Mais l'on sent bien qu'Antoine vit mal les compromis qui lui font, d'un côté, refuser d'être témoin, rapporteur, de l'autre, accepter les commandes de presse, être associé à des institutions, des projets qui ne vont pas dans le sens de ses convictions, sans parler de son appartenance à l'agence Magnum devenue label. N'entrer dans aucune case, même pas dans celle de la photo documentaire, dont d'Agata dénonce « la fausse objectivité », est-ce la garantie de ne pas adopter une posture? La

LE DERNIER LIVRE PHOTO ?

C'est dans le livre élégant et soigné de Xavier Barral - 2400 photographies - que l'on réalise l'évolution, sur à peine vingt années, du langage formel d'Antoine d'Agata vers la couleur, l'abstraction. L'ouvrage, scandé de citations de Marx, Artaud, Rimbaud, Guyotat, et de neuf chapitres, vaut par son côté à la fois rétrospectif et plein d'inédits, mais aussi par la présence de vrais textes d'écrivain écrits par Antoine. De cette mise en perspective passionnante, dont on imagine la difficulté de conception, ressortent beaucoup d'images en apparence documentaires, qui se révèlent en fait souvent être de vrais documents réalisés dans des lieux clos ou captés sur écran. Pari réussi !

Anticorps, Editions Xavier Barral.
560 pages, 70 euros

subversion dans l'art est-elle encore possible, aujourd'hui ? De quoi la photographie si unique, si sincère d'Antoine d'Agata est-elle le nom ?

À cinquante et un ans, le coureur de fond est las. Voilà des années, il a repris la route, court le monde globalisé de workshop en bordel, ballotté comme un flux financier ou un container chinois avec, comme maigre ancrage, l'Asie où il s'est cramé à l'ice. Il n'a pas de chez-lui, pas d'argent. Il ressemble à son autoportrait en clown blanc. Sa lutte finale, c'est l'élaboration d'un mausolée photographique pour ses quatre filles. Il donne le frisson en parlant comme s'il était déjà mort.

MAGALI JAUFFRET

Anticorps, Le **Bal** 6, impasse de la Défense, Paris, 18^e, jusqu'au 14 avril. « Noia », galerie des Filles du Calvaire, 17, rue des Filles-du-Calvaire, Paris 3^e, jusqu'au 27 avril.